

## LA NON-CONTRADICTION, REMPART ULTIME DE LA VALIDITÉ LOGIQUE<sup>1</sup>

*Yvan Pelletier, professeur retraité  
Faculté de philosophie  
Université Laval  
Québec*

ON VEUT SAVOIR. Savoir parfaitement. On veut être parfaitement certain. Alors on veut démontrer. Tout démontrer. Mais on ne peut pas tout démontrer. Il y a des choses qui ne se démontrent pas, parce qu'elles sont contingentes, parce que la nature comporte une grande part d'indétermination. Pour tout démontrer, il faut nier cette indétermination ou feindre qu'elle n'existe pas. Mais même à demeurer dans le nécessaire, on ne peut pas tout démontrer. C'est évident, mais cette évidence échappe régulièrement aux esprits qui idolâtrèrent la certitude et l'uniformité. Ils aspirent à une certitude absolue pour toute connaissance et voudraient l'obtenir uniformément par démonstration, cette démarche rationnelle investie de la plus parfaite rigueur. Mais sa nature discursive rend cette aspiration absurde : démontrer, c'est rattacher comme conclusion la vérité qu'on veut certaine à d'autres sur lesquelles on jouit déjà d'évidence et de certitude absolues. Sous peine de régresser à l'infini ou de tourner en rond, il faut compter sur quelque vérité si évidente d'elle-même qu'elle ne présente aucun besoin de démonstration.

### **I. Besoin de résoudre dans l'évidence immédiate**

#### *A. Matériellement*

Toute démonstration ne devient ainsi possible que moyennant résolution ultime en des vérités sur lesquelles notre intelligence est capable d'évidence immédiate, dont elle puisse juger de leur

---

<sup>1</sup> D'abord donné comme communication à la SOCIÉTÉ D'ÉTUDES ARISTOTÉLICO-THOMISTES, au colloque tenu à Québec les 17 et 18 août 2018.

Yvan Pelletier

conformité à la réalité dès la saisie de leur signification. Refuser cette nécessité, c'est se priver définitivement de démonstration : on y renonce, comme l'empiriste, et on se cantonne dans le scepticisme; ou on s'arroge le droit de fixer arbitrairement ses principes, comme les nouveaux mathématiciens et logiciens; ou encore, comme les rationalistes : Descartes, Leibniz et surtout Kant, on recourt aux vaines fantaisies d'idées innées ou de formes *a priori* des sens et de l'intelligence. De toute manière, on renonce alors à connaître la réalité comme elle est et on fait porter toute certitude sur des élucubrations rationnelles où la vérité n'a plus de pertinence.

*Formellement*

Ce besoin intellectuel d'une résolution en des vérités premières immédiates s'étend à la forme de la démonstration. Démontrer n'exige pas seulement la fondation sur des vérités déjà connues, mais aussi une manière sûre d'en tirer de nouvelles. Cette validité de la démarche rationnelle doit elle aussi remonter à une évidence première immédiate. À la même, en fait, qui fonde toute vérité médiate en notre intelligence : le principe de non-contradiction.

Aussi, reportant à des considérations ultérieures<sup>2</sup> l'examen des conditions matérielles que la démonstration doit trouver satisfaites dans les propositions dont elle procède, Aristote s'efforce d'abord de clarifier sur quoi repose l'évidence de la rigueur de sa forme comme de celle de tout raisonnement.

Disons tout de suite par quoi<sup>3</sup>, quand<sup>4</sup> et comment<sup>5</sup> on élabore tout raisonnement. C'est plus tard qu'on devra traiter de la démonstration comme telle. On doit traiter du raisonnement avant elle, en raison de son caractère plus universel : toute démonstration est un raisonnement, mais pas tout raisonnement une démonstration.<sup>6</sup>

---

<sup>2</sup> C'est-à-dire, à ses *Seconds Analytiques*.

<sup>3</sup> Διὰ τίνων. — Par quels termes.

<sup>4</sup> Πότε. — En quelles figures.

<sup>5</sup> Πῶς. — Selon quels modes.

<sup>6</sup> *Prem. Anal.*, I, 4, 25b25-31.

## II. Le principe ‘dici de omni vel de nullo’

### A. Énoncé

Aristote résout alors la rigueur de tout raisonnement dans ce qu’il est convenu d’appeler le principe ‘dici de omni vel de nullo’, en raison de ce qu’elle jaillit toute d’un énoncé universel. Il formule cependant ce principe en un contexte particulier qui peut rendre difficile d’appréhender tout de suite sa portée universelle pour le raisonnement. Il ne l’applique en effet directement qu’à ses deux modalités principales, baptisées par les philosophes médiévaux *Barbara* et *Celarent*.

Ὅταν οὖν ὅροι τρεῖς οὕτως ἔχωσι πρὸς ἀλλήλους ὥστε τὸν ἔσχατον ἐν ὅλῳ εἶναι τῷ μέσῳ καὶ τὸν μέσον ἐν ὅλῳ τῷ πρώτῳ ἢ εἶναι ἢ μὴ εἶναι, ἀνάγκη τῶν ἄκρων εἶναι συλλογισμὸν τέλειον. – Quand trois termes se rapportent entre eux de sorte que le dernier soit en le moyen en son entier et que le moyen soit ou ne soit pas en le premier en son entier, une conclusion nécessaire et parfaite des extrêmes en résulte.<sup>7</sup>

### B. Clarification sémantique

Le vocabulaire oppose une première difficulté à la saisie du sens du principe formulé. Le saisir n’est pas difficile en soi, mais l’est devenu à force de traductions et de commentaires qui l’ont enduit d’une croute sémantique à gratter pour rejoindre le sens initial. Aristote en sentait déjà le besoin, d’ailleurs, comme il n’inventait à neuf ni les mots ni les expressions dont il use, et il en explicite lui-même plusieurs.

Les ‘termes’, d’abord, ce sont, précise-t-il, « les éléments en lesquels se résout la proposition »<sup>8</sup>, entendue largement au sens de tout énoncé, y compris la conclusion, quand il s’agit de raisonnement. Les termes, ce sont les *bouts* du problème à résoudre, ainsi que ceux des propositions dont surgira sa solution, ce sont, en chacun de ces énoncés, « son attribut et son sujet »<sup>9</sup>, en faisant

---

<sup>7</sup> *Ibid.*, 25b32-34.

<sup>8</sup> *Ibid.*, 1, 25b16.

<sup>9</sup> Τὸ τε κατηγορούμενον καὶ τὸ καθ’ οὗ κατηγορεῖται.

abstraction de leur attribution l'un à l'autre<sup>10</sup> »<sup>11</sup>. Comme toujours, Aristote ne vise pas principalement là les mots, mais les choses dont il est question, dans la manière dont elles sont conçues et dans la forme dont les revêt l'intelligence pour en juger.

Le 'premier', le 'moyen' et le 'dernier' de ces termes les ordonnent dans leur extension. Cette ordonnance joue un rôle capital dans la rigueur du raisonnement, au point que la seule forme du raisonnement, la seule disposition de ses termes, ne garantisse aucune rigueur, si elle ne découle pas de cette extension comparée. En opposition ferme aux logiciens récents, Aristote refuse une logique purement formelle; une condition matérielle est absolument requise à la rigueur d'un raisonnement : un rapport déterminé dans l'universalité respective de ses termes. Aussi Aristote insiste-t-il, dans la disposition fondamentale qu'il décrit, pour faire du sujet et de l'attribut de la conclusion des termes 'extrêmes' et de leur intermédiaire un 'moyen' terme.

J'appelle 'moyen' ici le terme qui, à la fois, est en un autre et en un autre en lui; il devient donc moyen aussi par sa position<sup>12</sup>.

---

<sup>10</sup> Προστιθεμένου ἢ διαρουμεμένου τοῦ εἶναι ἢ μὴ εἶναι. — ROSS suggère d'ignorer διαρουμεμένου ; je laisserais plus volontiers de côté προστιθεμένου. L'un des deux suffit, mais le sens revient au même : selon qu'on compose ou analyse la proposition, on ajoute ou retire à l'attribut le fait d'être ou de *ne pas être*, c'est-à-dire l'indication qu'il s'attribue ou non au sujet.

<sup>11</sup> *Ibid.*, 25b17-18.

<sup>12</sup> Καὶ τῆ θέσει. — Par définition, le moyen donne de juger de la composition à intervenir ou non entre les extrêmes. ARISTOTE ne *définit* pas le moyen et les extrêmes, mais les *désigne* par la position – sujet ou attribut – que leur impose dans les propositions leur universalité comparée. D'où la remarque que, dans la première figure, le moyen n'est pas moyen seulement par son *rôle*, mais aussi par sa *position* moyenne d'universalité : moins universel que le majeur, plus que le mineur. — En seconde (5, 26b36) et troisième (6, 28a12) figures aussi, ARISTOTE désignera encore par leur position quels termes interviennent comme moyen et extrêmes ; mais alors leurs rôles ne coïncideront plus avec leurs positions.

### *La non-contradiction, rempart ultime de la validité logique*

J'appelle de même 'extrêmes' le terme qui est en un autre et celui en lequel un autre est<sup>13,14</sup>

Une autre difficulté s'attache à l'interprétation du mot 'συλλογισμὸν', en raison d'une homonymie qu'aucun mot français ne partage exactement. Συλλογίζεσθαι, *syllogiser*, c'est conclure la convenance (ou disconvenance) d'un attribut à un sujet en prenant appui sur des propositions qui font jouer les relations connues entre cet attribut et ce sujet avec un moyen terme. C'est effectuer un raisonnement, c'est raisonner. Συλλογίζεσθαι et *raisonner*, c'est la même activité, mais l'accent varie du verbe grec au verbe français : le verbe français renvoie plus spécialement à l'agent de l'activité, la raison, plutôt qu'au résultat, à la conclusion, comme le fait le verbe grec, plus facilement transitif. Aussi, quand Aristote donne ce résultat comme un συλλογισμὸν τῶν ἄκρων, le français est mal à l'aise de parler littéralement d'un 'raisonnement des extrêmes'. 'Raisonner' n'a pas cette couleur transitive et on lui préfère 'conclure', quand il s'agit de rendre le résultat du raisonnement.

Une dernière difficulté de vocabulaire s'attache à l'expression principale dans cette formulation du principe '*dici de omni*', celle justement qui lui impose son nom : ἐν ὅλῳ εἶναι. Aristote a pris soin de la définir dès le début : il s'agit de la proposition universelle, de celle dont l'attribut convient à tout ce qui s'assujettit éventuellement à son sujet. Ὅλος connote d'abord le tout intégral et le signifie comme complet, privé d'aucune de ses parties. Mais le contexte en est ici un de tout subjectif, de tout rationnel, de notion générale capable de représenter chacune de ses parties de manière confuse plutôt que distincte. En disant que "l'homme est animal", on n'entend pas qu' 'animal' serait un tout dont l'homme serait un morceau parmi d'autres, mais une représentation commune, entre autres de l'homme, attribuable à

---

<sup>13</sup> Ici aussi ARISTOTE pourrait souligner que les extrêmes le sont aussi par la position que leur confère leur universalité comparée (le plus universel et le moins universel), et pas seulement par leur rôle dans le raisonnement, à la différence qui en sera en les 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> figures.

<sup>14</sup> *Ibid.*, 4, 25b35-37.

Yvan Pelletier

l'homme pour en faire connaître la nature. Dire de ζῷον, *animal*, εἶναι ἐν ἀνθρώπῳ ὅλῳ, *qu'il est en tout l'homme*, ce n'est pas dire qu'il y est complètement, avec tous ses morceaux, ou qu'il est en l'homme complet, sans en oublier une partie. C'est dire qu'il s'attribue à tout sujet éventuel de l'homme, qu'il n'y a aucun être auquel 'homme' s'attribuerait et auquel on n'attribuerait pas aussi 'animal'.

Pour lever l'ambiguïté, Aristote recourt à un autre mot qui signifie aussi la totalité : πᾶς. Πᾶς signale aussi d'abord le tout intégral, mais en le désignant par ses parties regardées une à une : πᾶς ἄνθρωπος, *tout homme*, c'est chacun des hommes. Avec ce mot, on passe plus facilement à la signification du tout rationnel, attributif, surtout si on parle de 'se dire de tout' un sujet, de 's'attribuer à tout' un sujet, plutôt que d' 'être en toute' une chose. Bien que l'être et l'existence s'utilisent au sens de l'attribution, cette homonymie demande plus d'expertise pour distinguer entre contexte naturel et contexte logique. C'est ainsi que pour faire saisir clairement ce qu'il entend par εἶναι ἐν ὅλῳ, Aristote signale d'abord son équivalence avec κατὰ πάντος κατηγορεῖσθαι :

Τὸ δὲ ἐν ὅλῳ εἶναι ἕτερον ἐτέρῳ καὶ τὸ κατὰ παντὸς κατηγορεῖσθαι θατέρου θάτερον ταῦτόν ἐστιν. – Qu'un terme soit en un autre en son entier ou que l'un s'attribue à tout l'autre, c'est la même chose.<sup>15</sup>

Puis définit cette seconde expression :

Λέγομεν δὲ τὸ κατὰ παντὸς κατηγορεῖσθαι ὅταν μηδὲν ἢ λαβεῖν τοῦ ὑποκειμένου καθ' οὗ θάτερον οὐ λεχθήσεται. – On est considéré s'attribuer à tout l'autre quand rien ne s'en peut trouver dont on ne se dise pas.<sup>16</sup>

La contrepartie négative ne fait aucune difficulté : on est considéré s'attribuer à rien de l'autre quand rien ne s'en peut trouver dont on se dise.

---

<sup>15</sup> *Ibid.*, 1, 24b26-28.

<sup>16</sup> *Ibid.*, 24b28-30.

*La non-contradiction, rempart ultime de la validité logique*

Καὶ τὸ κατὰ μηδενὸς ὡσαύτως. – Il en va de même pour ce qui est de ne s’attribuer à rien de l’autre.<sup>17</sup>

Voilà la qualité requise de la majeure d’un raisonnement, c’est-à-dire, cette proposition qui exprime l’attribution ou non-attribution du terme majeur au moyen terme pour que soit garantie sa rigueur. En latinisant cette source de toute rigueur rationnelle, on a pris coutume de la désigner comme ‘*dictum de omni vel de nullo*’.

*C. Exploitation du ‘dictum de omni vel de nullo’*

Cependant, ce ‘*dictum*’ n’est pas encore le *principe ‘dici de omni vel de nullo’*. On tient seulement la source de la rigueur, pas la rigueur comme telle, pas encore la description de la conséquence qui constitue un raisonnement valide. Il reste à exploiter la vertu de ce ‘*dictum*’, à l’appliquer à la démarche rationnelle. C’est ce qu’on a lu Aristote faire plus haut, quand il mettait à profit cette relation d’attribution universelle pour résoudre le problème soulevé sur la composition éventuelle d’un attribut à un sujet. Ce problème se résout au mieux, nous dit-il, quand le sujet examiné se découvre comme l’un de ceux auxquels convient déjà comme attribut un autre sujet que l’on connaît comme récepteur universel de l’attribut problématique.

On peut en effet conclure en toute sécurité que cet attribut appartient au sujet examiné, quand on découvre qu’il se dit déjà de tout un terme qui convient lui-même à ce sujet. Pour profiter de la clarté de termes transcendants, on dit qu’on peut être absolument sûr que “Tout C est A”, quand, sachant que “Tout B est A”, on prend conscience que “Tout C est B”. De même, en contrepartie négative, on peut être sûr qu’“Aucun C n’est A” quand, sachant qu’“Aucun B n’est A”, on prend conscience que “Tout C est B”.

Si A s’attribue à tout B, et B à tout C, A s’attribue forcément à tout C... Pareillement, si A ne convient à aucun B, mais B à tout C, A ne conviendra à aucun C.<sup>18</sup>

---

<sup>17</sup> *Ibid.*, 24b30.

<sup>18</sup> *Ibid.*, 4, 25b37-26a2.

Yvan Pelletier

Le principe qui nous permet de saisir cette conséquence inéluctable, c'est l'indication que le sujet examiné se range sous cet autre sujet qui jouissait d'une attribution ou non-attribution universelle de l'attribut mis en question. Il y a tout cela dans la description des deux premières modalités du raisonnement citée plus haut. Reprenons-la :

Ὅταν οὖν ὅροι τρεῖς οὕτως ἔχωσι πρὸς ἀλλήλους ὥστε τὸν ἔσχατον ἐν ὅλῳ εἶναι τῷ μέσῳ καὶ τὸν μέσον ἐν ὅλῳ τῷ πρώτῳ ἢ εἶναι ἢ μὴ εἶναι, ἀνάγκη τῶν ἄκρων εἶναι συλλογισμὸν τέλειον. – Quand trois termes se rapportent entre eux de sorte que le dernier soit en le moyen en son entier et que le moyen soit ou ne soit pas en le premier en son entier, une conclusion nécessaire et parfaite des extrêmes en résulte.<sup>19</sup>

### III. Le caractère immédiat du principe

La raison ne se satisferait pas d'une éventuelle rigueur dont elle ne serait pas consciente. Ce principe ne joue effectivement son rôle de garde-fou de la raison que si, en plus de garantir la rigueur, il la garantit avec évidence. Et avec une évidence immédiate, car, fondant tout raisonnement, ce principe ne peut appeler aucun raisonnement à l'appui pour manifester son indéfectibilité.

Or c'est le cas. Le principe '*dici de omni*' jouit d'une évidence absolue immédiate... dès qu'on en saisit le sens. Il n'a aucun besoin de preuve, il a seulement besoin d'être compris. Seule quelque explication peut être requise pour signaler à la raison où regarder pour le saisir. Comme une chose qui ne saute pas aux yeux peut avoir besoin, sans plus, qu'un index la pointe pour que l'œil l'aperçoive. *Tout attribut qui convient – ou qui ne convient pas – à un sujet sans exception convient – ou ne convient pas – inéluctablement à n'importe lequel de ses sujets.* La phrase est assez longue pour fatiguer une raison paresseuse, mais il est impossible à qui la comprend de ne pas y adhérer.

---

<sup>19</sup> *Ibid.*, 25b32-34.

## *La non-contradiction, rempart ultime de la validité logique*

### *A. Première figure*

#### a) Modes valides

Parce qu'au fond, il s'agit simplement d'une application particulière à la démarche rationnelle du premier de tous les principes que découvre en toute évidence l'intelligence humaine : le principe de non-contradiction. Ce principe place la raison devant l'alternative entre adhérer à la conclusion du raisonnement qui le respecte ou se contredire, symptôme le plus manifeste de l'erreur. "Tout C est A", en effet, est contenu virtuellement en l'agencement de "Tout B est A" avec "Tout C est B". De sorte qu'adhérer à ces propositions, puis en refuser la conclusion, équivaut à prétendre que la même chose à la fois est et n'est pas. C'est ce qu'on saisit, plus ou moins distinctement, quand on comprend l'énoncé du principe. Ce sont en effet deux façons d'énoncer que "Tout C est A", l'une immédiate, l'autre médiante par l'intermédiaire de B. Comme, si on se permet de recourir à l'imagination pour imiter cette situation intellectuelle, dire que tel crayon est dans tel sac qui est dans telle boîte est une manière moins directe de dire que ce crayon est dans cette boîte : s'il est dans ce sac qui est dans cette boîte, il ne peut pas ne pas être dans cette boîte; qui le prétendrait pêcherait par contradiction : il dirait à la fois que ce crayon *est et n'est pas* dans cette boîte.

Aristote le pense ainsi, qui ne sent aucun besoin, une fois décrites les démarches de *Barbara* et de *Celarent*, de prouver ou de manifester davantage leur rigueur. Or tel que mentionné plus haut, le même principe fonde toute rigueur rationnelle. D'évidence instantanée encore, si l'attribution du moyen terme B au mineur C est seulement particulière, elle ne garantira l'attribution du majeur qu'à cette partie du mineur qu'elle concerne.

Supposons maintenant que l'un des sujets se rapporte universellement et l'autre particulièrement à son attribut<sup>20</sup>. Quand la

---

<sup>20</sup> Εἰ δ' ὁ μὲν καθόλου τῶν ὄρων, ὁ δ' ἐν μέρει πρὸς τὸν ἕτερον. — Littéralement : "si l'un des *termes* se rapporte universellement et l'autre particulièrement à l'*autre*". Dans une proposition, c'est le sujet qui se prend universellement ou particulièrement. En clair : avec une proposition universelle et une particulière.

## Yvan Pelletier

proposition universelle, affirmative comme négative, concerne l'extrême majeur, et que la particulière, affirmative, concerne le mineur<sup>21</sup>, il y a forcément raisonnement parfait.<sup>22</sup>

Dans sa formulation italique, quelques lignes plus haut, le principe '*dici de omni*' revêtait déjà assez de généralité pour recouvrir aussi ces deux démarches plus particulières, que la tradition a consacrées comme *Darii* et *Ferio*.

### b) Modes invalides

Il y a plus de travail à se donner pour manifester que cette rigueur se perd dès qu'on ne respecte pas les deux conditions du principe '*dici de omni vel de nullo*' : une majeure universelle et une mineure affirmative. Il faut alors montrer une par une que chacune des possibilités laisse formellement possible, sans impliquer de contradiction, d'affirmer comme de nier l'attribution du majeur au mineur. Mais encore là la manifestation est immédiate et ne requiert aucune preuve raisonnée. Il s'agit simplement de produire en chaque cas une matière où l'affirmation est vraie et une autre où c'est la négation qui l'est. C'est un travail auquel Aristote se livre avec toute la patience qu'exige cette fastidieuse vérification<sup>23</sup>. Avec la forme "Tout B est A" et "Aucun C n'est

---

<sup>21</sup> Ὅταν μὲν τὸ καθόλου τεθῆ πρὸς τὸ μείζον ἄκρον..., τὸ δὲ ἐν μέρει πρὸς τὸ ἔλαττον... — Littéralement : "quand l'universel *se propose* concernant l'extrême majeur..., le particulier concernant le mineur..." Τεθῆ marque bien le fait que de *poser* universellement ou particulièrement *le sujet* entraîne le même caractère pour *la proposition* même. Par ailleurs, la préposition πρὸς n'exprime plus, comme au début de la phrase (πρὸς τὸν ἕτερον) la relation à l'attribut, en chaque proposition, mais la relation à l'extrême majeur ou mineur qui caractérise chaque proposition, sans impliquer que cet extrême se place comme sujet ou comme attribut. Les situations annoncées demeurent dans cette figure (ἐν τούτῳ τῷ σχήματι, 26a13) décrite au début (25b32-34) : le moyen terme se trouvant de plus *moyen* en universalité, il s'assujettit au terme majeur et s'attribue au mineur, de sorte que ce sont le moyen et le mineur qui agissent respectivement comme sujets pris universellement et particulièrement, et respectivement avec le majeur et le moyen comme attributs.

<sup>22</sup> *Ibid.*, 4, 26a16-20.

<sup>23</sup> Voir *Prem. Anal.*, I, 4, 26a2ss.

*La non-contradiction, rempart ultime de la validité logique*

A”, par exemple, il est tout de suite évident que rien ne peut se conclure rigoureusement. Quant à la question de savoir si “C est A”, en effet, que sert de savoir que “A convient à tout B”, si de toute manière “B ne convient à aucun C”? « Les extrêmes ne se concluront pas, puisque rien ne devient nécessaire du fait qu’il en soit ainsi. »<sup>24</sup> Qui trouve la situation trop abstraite pour en appréhender l’immédiate nécessité l’appréhendera aisément devant deux matières concrètes qui impliquent un résultat différent : Si “Tout homme est animal” et qu’“Aucun cheval n’est homme”, *il se trouve* que “Tout cheval est animal”; mais si “Tout homme est animal” et qu’“Aucune pierre n’est animal”, *il se trouve* qu’“Aucune pierre n’est animal”.<sup>25</sup> Impossible, manifestement, de se fier à une forme qui permet tranquillement tantôt l’affirmation, tantôt la négation.

Seuls *Barbara*, *Celarent*, *Darii* et *Ferio* garantissent donc un raisonnement rigoureux, et ils le font simplement en acculant à une contradiction immédiate quiconque en refuserait la conclusion.

*B. Seconde et troisième figures*

Même en l’admettant, quelqu’un pourrait imaginer qu’il en aille tout autrement dès que le raisonnement, plutôt que de se présenter ainsi de face, pour ainsi dire, en sa première figure, se présente comme de profil, en ses seconde et troisième figures, du fait de recourir à un moyen terme plus universel que son terme majeur ou plus particulier que son mineur. Là, l’évidence de la rigueur saute moins aux yeux et sa saisie implique plus de manipulation rationnelle. C’est de fait ce qu’Aristote reconnaît en qualifiant les modalités rigoureuses qu’il revêt alors de ‘raisonnements imparfaits’. « Le raisonnement ne se trouve pas du tout

---

<sup>24</sup> Οὐκ ἔσται συλλογισμὸς τῶν ἄκρων· οὐδὲν γὰρ ἀναγκαῖον συμβαίνει τῶ ταῦτα εἶναι. (*Ibid.*, 4, 26a3-4) – Voir *supra*, p. 2, pour le sens particulier de συλλογισμὸς ici.

<sup>25</sup> *Ibid.*, 26a8-9.

Yvan Pelletier

parfait, dans cette figure. »<sup>26</sup> Imparfait, par manque d'évidence instantanée, mais quand même rigoureux, éventuellement, si de quelque manière il respecte les exigences du principe '*dici de omni vel de nullo*'. C'est-à-dire, s'il peut compter sur un lien d'attribution ou non-attribution universelle du majeur au mineur et si la disposition de ses termes permet au mineur d'en profiter pour le jugement de la convenance ou disconvenance à lui du majeur. Bien sûr, comme en première figure et comme toujours, cette rigueur ne sera utile que si on en a évidence, et que si on en a évidence immédiate, sans besoin de raisonnement à l'appui. C'est la condition qu'Aristote impose au raisonnement affecté de cette imperfection.

J'appelle raisonnement ... 'imparfait' celui qui ..., pour que se manifeste sa nécessité, ... a besoin, en plus que ce qu'on a assumé, d'une ou plusieurs observations, déjà nécessaires toutefois du fait des termes posés.<sup>27</sup>

Autrement dit, en deuxième et troisième figures, tout n'est pas dit explicitement dans les deux propositions assumées, de ce qu'on a besoin d'apercevoir pour avoir l'évidence de la rigueur du raisonnement. Mais ce qui est sous-entendu n'a pas besoin de preuve, il est déjà nécessairement et immédiatement impliqué dans ces propositions. Là encore, pour assister notre perspicacité limitée, Aristote met beaucoup de patience à nous signaler, en chaque modalité valide et invalide, ce qui rend évident sa validité ou son invalidité.

a) Modes valides

En seconde figure, par exemple, rigueur et invalidité seront le fait de propositions tant universelles que particulières, annonce Aristote. « Le raisonnement sera éventuellement valide<sup>28</sup>, tant avec des termes universels que non universels. » Suivons Aristote

---

<sup>26</sup> Τέλειος μὲν οὖν οὐκ ἔσται συλλογισμὸς οὐδαμῶς ἐν τούτῳ τῷ σχήματι.  
(*Ibid.*, 5, 27a1)

<sup>27</sup> *Ibid.*, 1, 24a22-25.

<sup>28</sup> Δυνατός. — Le raisonnement a toute sa puissance pour autant qu'il est nécessaire, mais il reste inachevé tant qu'on n'énonce pas les propositions qu'il implique et sans lesquels sa nécessité ne se montre pas clairement.

*La non-contradiction, rempart ultime de la validité logique*

dans la manifestation ‘immédiate’, sinon instantanée, de certaines modalités.

Avec des termes universels, il y aura raisonnement quand le moyen convient à tout un extrême et à rien de l’autre, peu importe lequel la négation concerne. Autrement, pas du tout.<sup>29</sup>

Considérons le cas le plus simple, dit *Cesare* : si “Aucun *N* n’est *M*” et que “Tout *O* est *M*”, nécessairement “Aucun *O* n’est *N*”. Cette nécessité n’apparaît pas tout de suite, même si on se donne toutes les chances de la visualiser en subordonnant propositions et conclusion, comme suit :

Aucun *N* n’est *M*  
Tout *O* est *M*  
Aucun *O* n’est *N*

En effet, le principe ‘*dici de nullo*’ nous assurait que tout ce qui recevrait l’attribution du moyen terme ne recevrait celle de rien qui répugne universellement au moyen terme. On attendait donc ici l’information que le terme majeur ne s’attribue aucunement au moyen, mais ce n’est pas cette information qu’offre la proposition majeure; elle nous informe qu’à l’inverse, c’est le moyen terme qui ne convient universellement pas au majeur. Cette information, comme telle, ne permet pas de profiter du lien nécessaire que garantit le ‘*dictum de nullo*’. Pourtant, de telles propositions assurent effectivement qu’aucun *N* ne peut convenir à *O*, tel que l’énonce la conclusion. Et cela devient évident ‘immédiatement’, c’est-à-dire, sans besoin d’autres informations que celles données, au moins virtuellement, par les propositions. La proposition majeure, en effet, du fait d’être négative et universelle, admet conversion : il est immédiatement évident que le fait qu’“aucun *N* n’est *M*” implique forcément qu’“aucun *M* n’est *N*”. Aucun raisonnement n’est requis pour saisir qu’aucun *M* ne doit être *N* pour qu’aucun *N* ne soit *M*. Simplement imaginer qu’un *M* serait *N* rendrait faux au moins que ce *N* ne soit pas *M*, et donc qu’“Aucun *N* n’est *M*”, alors que la proposition majeure l’assure. Avant d’en arriver là, Aristote avait bien pris soin

---

<sup>29</sup> *Ibid.*, 5, 27a3-5.

Yvan Pelletier

d'attirer l'attention sur l'évidence que la proposition négative universelle, par exemple, "Aucun  $B$  n'est  $A$ " implique nécessairement sa conversion : "Aucun  $A$  n'est  $B$ ".

Si  $A$  ne convient à aucun  $B$ ,  $B$  ne conviendra non plus à aucun  $A$ .  
Si  $B$  convenait en effet à quelque  $A$ , disons à  $C$ , il ne serait plus vrai que  $A$  ne convienne à aucun  $B$ ; car  $C$  serait l'un des  $B$ .<sup>30</sup>

Le lecteur pour qui ces termes transcendants seraient trop abstraits aurait seulement besoin de les remplacer par des chiens et des chats. Il sait bien qu'"Aucun chien n'est un chat" et il sait aussi que, pour que cela reste vrai, il faut aussi qu'"Aucun chat ne soit un chien". Le moindre chat qui serait un chien, en effet, ferait qu'au moins ce chien serait un chat, falsifiant la vérité bien connue qu'"Aucun chien n'est un chat". Fort de cette évidence que la proposition négative universelle implique sa conversion, on est prêt à apercevoir que la modalité de seconde figure en question profite pleinement de la nécessité offerte par le principe '*dici de nullo*'.

Aucun  $N$  n'est  $M$ , ce qui implique...  
Qu'Aucun  $M$  n'est  $N$   
Or Tout  $O$  est  $N$   
Donc, Aucun  $O$  n'est  $M$

On se trouve, grâce à l'évidence de la conversion, à en obtenir la même évidence que celle qui s'attachait plus haut au mode *Ce-larent*.

Que  $M$  ne soit donc attribué à aucun  $N$ , mais le soit à tout  $O$  : comme, certes, la négative se convertit,  $N$  ne sera à aucun  $M$ . Mais

---

<sup>30</sup> *Ibid.*, 2, 25a15-17.

*La non-contradiction, rempart ultime de la validité logique*

*M* était supposé à tout *O*. Par conséquent, *N* ne sera à aucun *O*.<sup>31</sup>  
Cela, on l'a déjà montré auparavant<sup>32,33</sup>

En tout cela, comme le disait Aristote, rien n'est requis que ce qui est impliqué nécessairement par les deux propositions et... le besoin de ne pas se contredire !

*Camestres* résiste plus à laisser voir que sa nécessité présente une évidence... immédiate. L'obscurité de ce caractère nécessaire paraît plus opaque à l'abord. En effet, avec : "Tout *N* est *M*" et "Aucun *O* n'est *M*", comment trouver évident que s'ensuive qu'"Aucun *O* n'est *N*"? On n'a pas d'emblée l'information universelle requise par le principe '*dici de nullo*' : que le terme majeur ne convienne à rien du moyen. On a doublement l'inverse : que le moyen terme convient à tout du majeur. En outre, même si on avait l'information universelle requise, on ne pourrait en tirer profit, puisque la proposition mineure nous informe que de toute façon le moyen terme ne concerne aucunement le mineur. Comment espérer quelque rigueur pertinente là?

Pourtant, en toute évidence, la situation reviendra à celle de *Cesare*, si on tient comme majeur le mineur, engagé dans une proposition universelle négative, et comme mineur le majeur, en relation universelle affirmative avec le moyen<sup>34</sup>. On aura alors, en effet :

Aucun *O* n'est *M*  
Tout *N* est *M*.

---

<sup>31</sup> *Ibid.*, 5, 27a5-9. Voir aussi I, 2, pour la manifestation 'immédiate' des conversions impliquées par chaque proposition universelle ou particulière, affirmative ou négative. — *Cesare* : le nom mnémotechnique de chaque mode valide de seconde et troisième figure rappelle, dans le choix de ses consonnes, les opérations par lesquelles le ramener à un mode de première figure pour manifester sa validité : *s* pour la conversion de l'énoncé figuré par la voyelle précédente en en conservant la quantité. La consonne initiale pointe le mode de la première figure auquel on ramène le mode concerné.

<sup>32</sup> Voir *Prem. Anal.*, I, 4, 25b40 (*Celarent*).

<sup>33</sup> *Ibid.*, 5, 27a5-9.

<sup>34</sup> C'est de muter ainsi les propositions que nous aide à nous souvenir la consonne '*m*' introduite dans le nom *Camestres* de ce mode.

De là, une fois convertie la nouvelle majeure, s'ensuivra : "Aucun  $N$  n'est  $O$ ", puisqu'on retrouvera encore la disposition de *Celarent*, dont on a plus tôt constaté la rigueur. Cependant, cette conclusion aboutira à l'inverse de la solution espérée pour le problème initial, qui était : "Est-ce que  $O$  est  $N$ , ou non?" Une fois là, toutefois, il devient immédiatement évident que la conclusion obtenue se convertit en la solution attendue : si ainsi "Aucun  $N$  n'est  $O$ ", cela implique nécessairement et immédiatement qu'"Aucun  $O$  n'est  $N$ ". Tout cela fait beaucoup de manipulations et pas très 'instantané', mais aucun raisonnement n'y est requis; il ne s'agit que d'informations déjà virtuellement, nécessairement et immédiatement impliquées dans les propositions initiales. Encore une fois, rien de requis que ce qui est nécessairement vrai, les deux propositions une fois reçues, rien de plus n'est requis que de ne pas se contredire. Selon la formulation d'Aristote :

Si  $M$  est à tout  $N$ , mais à aucun  $O$ ,  $O$  ne sera non plus à aucun  $N$ <sup>35</sup>, car si  $M$  n'est à aucun  $O$ ,  $O$  ne sera non plus à aucun  $M$ . Or  $M$  était à tout  $N$ ;  $O$  ne sera donc à aucun  $N$ . En effet, voilà la première figure reproduite<sup>36</sup>. Mais puisque la négative se convertit,  $N$  ne sera non plus à aucun  $O$ , de sorte que ce sera le même raisonnement qui le conclura.<sup>37</sup>

---

<sup>35</sup> TRICOT croit bon de corriger ARISTOTE : « L. 10, nous adoptons la lecture de Waitz, I, 387, et lisons : οὐδὲ τῶ X τὸ N. » (TRICOT, 22, note 3) Mais c'est plus un certain sens de la symétrie que la rigueur logique qui motive ce besoin de voir tout de suite le mineur comme sujet de la conclusion. ARISTOTE est plus rigoureux, qui, étant donné que notre raison, pour apercevoir une conclusion rigoureuse, doit user de la mineure négative convertie comme d'une majeure, donne pour conclusion première celle qui découle de cette transposition, où le mineur est nié du majeur. Le besoin final de convertir la conclusion apparaît moins clairement, si on trouble ce scénario.

<sup>36</sup> Dans les trois derniers énoncés : "Aucun  $M$  n'est  $O$ " et "Tout  $N$  est  $M$ ", donc "Aucun  $N$  n'est  $O$ ". Sauf que le fait d'avoir transposé les propositions – avoir usé de la mineure négative comme de majeure et de la majeure affirmative comme de mineure – amène une conclusion avec termes intervertis : le mineur est nié du majeur. Qu'à cela ne tienne, poursuit ARISTOTE : puisque cette conclusion négative se convertit, on répond indirectement à la question initiale : le majeur se nie-t-il du mineur?

<sup>37</sup> *Prem. Anal.*, I, 5, 27a9-14.

*La non-contradiction, rempart ultime de la validité logique*

Pour imaginer plus concrètement la séquence, de...

Tout  $N$  est  $M$   
et :       Aucun  $O$  n'est  $M$ ,  
s'ensuit : Aucun  $O$  n'est  $N$ , car une fois la mineure regardée  
comme majeure et convertie, on retrouvera le mode *Celarent* :

Aucun  $M$  n'est  $O$   
Tout  $N$  est  $M$   
Aucun  $N$  n'est  $O$ , qui toutefois se convertit nécessairement  
en la solution directe du problème initial :  
Aucun  $O$  n'est  $N$ .

Comme la première figure, la seconde donne aussi deux modes rigoureux particuliers. L'un est aussi simple à manifester que *Cesare*, car il requiert la seule conversion de sa majeure : si "Aucun  $N$  n'est  $M$ ", mais seulement "Quelque  $O$  est  $M$ ", on retrouvera la première figure<sup>38</sup> en convertissant la majeure :

Aucun  $N$  n'est  $M$  implique que...  
Aucun  $M$  n'est  $N$ ,  
Or : Quelque  $O$  est  $M$ ,  
Donc : Quelque  $O$  n'est pas  $N$ .

Si  $M$  ne convient à aucun  $N$ , mais à quelque  $O$ ,  $N$  doit ne pas être à quelque  $O$ . Puisque, en effet, la négative se convertit,  $N$  ne convient à aucun  $M$ ; or on supposait que  $M$  était à quelque  $O$ ; en conséquence,  $N$  ne convient pas à quelque  $O$ . Le raisonnement devient ainsi de la première figure.<sup>39</sup>

Mais l'autre mode paraît plus louche à première vue : si on sait que "Tout  $N$  est  $M$ " et qu'"Aucun  $O$  n'est  $M$ ", on semble défier les deux exigences du principe '*dici de nullo*' : la majeure n'est pas universelle et la mineure est négative. Rien à espérer de rigoureux, semble-t-il, de pareille disposition. Elle est pourtant aussi rigoureuse que les modes précédents et apercevoir sa nécessité se peut faire immédiatement, sans requérir aucun raisonnement à l'appui, de par la seule aperception d'inférences

---

<sup>38</sup> *Festino* se résout forcément en *Darii*.

<sup>39</sup> *Prem. Anal.*, I, 5, 27a32-36.

Yvan Pelletier

immédiates des deux propositions initiales. Que de l'immédiat est exigé, donc, mais cet immédiat requiert une certaine agilité mentale.

Il faut d'abord être conscient d'un autre visage du principe de non-contradiction : *toute conséquence se convertit*. C'est-à-dire : si un antécédent a un conséquent nécessaire, la disparition de ce conséquent entraîne celle de son antécédent. Ainsi, l'ajout de deux unités à deux autres en donne nécessairement quatre, de sorte que la présence de cinq unités plutôt que quatre force à admettre qu'on n'en a pas ajouté seulement deux autres aux deux initiales. De même, dans un raisonnement rigoureux, la fausseté de la conclusion entraînerait la fausseté d'au moins une proposition.

Si alors, avec les propositions "Tout  $N$  est  $M$ " et "Quelque  $O$  n'est pas  $M$ ", la conclusion "Quelque  $O$  n'est pas  $N$ " ne s'ensuit pas rigoureusement, la vérité de sa contradictoire, "Tout  $O$  est  $N$ " sera conciliable avec la vérité de ses deux propositions. Si elle ne l'est pas, si elle entraîne au contraire la fausseté de l'une des propositions, il faudra forcément que l'inférence initiale ait été rigoureuse. Or de fait, "Tout  $O$  est  $N$ ", avec la majeure initiale "Tout  $N$  est  $M$ " constitue un *Barbara* qui détruit la mineure initiale :

Tout  $N$  est  $M$   
Tout  $O$  est  $N$   
Donc : Tout  $O$  est  $M$

Mais comme nos propositions initiales nous assuraient qu'en fait "Quelque  $O$  n'est pas  $M$ ", cette conclusion ne peut être vraie. Elles nous assuraient aussi que "Tout  $N$  est  $M$ ". Il reste donc forcément que "Tout  $O$  est  $N$ " doive être faux et que la conclusion initiale "Quelque  $O$  n'est pas  $N$ " doive être vraie et s'ensuivre rigoureusement des propositions initiales. Pour le formuler comme Aristote :

Si  $M$  convient à tout  $N$  et ne convient pas à quelque  $O$ ,  $N$  doit ne pas convenir à quelque  $O$ , car s'il le faisait, comme  $M$  s'attribue à

### *La non-contradiction, rempart ultime de la validité logique*

tout  $N$ ,  $M$  devrait convenir à tout  $O$  ; or on supposait qu'il ne convenait pas à quelque  $O$ .<sup>40</sup>

Dans cette conversion complète de ce mode de seconde figure au mode Barbara<sup>41</sup>, insistons-y encore, rien d'autre n'est requis que des conséquences immédiates des informations offertes par les deux propositions. À noter d'ailleurs que tous les modes valides de la seconde et de la troisième figure peuvent voir manifester leur rigueur par ce procédé, et de même tous les modes invalides leur invalidité. Comme en effet ces derniers se convertissent en des modes de la première figure dont l'invalidité est évidente, cette conversion les dénonce eux-mêmes comme invalides.

Ici encore, pour qui trouverait trop abstrait de suivre le piétinement rationnel qu'oblige leur conversion, Aristote met son disciple face à des termes concrets qui clarifient, pour les seconde et troisième figures, comment leurs modes invalides manquent de rigueur, en illustrant pour chacun le fait que sa forme est compatible avec la composition comme avec la division de leurs termes mineurs et majeurs.

Comme la manifestation des modes de troisième figure imite tout à fait celle de ceux de seconde, il n'y a pas besoin de les considérer plus spécialement ici.

#### **IV. Réplique à d'éventuelles objections**

On devrait maintenant avoir une évidence assez forte du rôle fondamental que joue le principe '*dici de omni vel de nullo*' pour fonder la rigueur de la démarche de la raison. Pas question de conséquence nécessaire sans satisfaire à ses deux exigences : une proposition affirmative ou négative qui lie ou sépare universellement un extrême et le moyen terme et une autre qui lie affirmativement le moyen terme et l'autre extrême. Il devrait maintenant être tout aussi clair qu'au fond ce principe garantit

---

<sup>40</sup> *Prem. Anal.*, I, 5, 27a36-b1.

<sup>41</sup> Dont son nom, *Baroco*, nous rappelle besoin, par la consonne 'c' qui s'y trouve introduite.

Yvan Pelletier

simplement qu'on ne se contredise pas, niant d'une part ce qu'on a affirmé d'autre part.

Mais l'abstraction du thème est telle qu'il est facile de brandir des objections apparentes auxquelles on a besoin de savoir répondre pour ne pas se laisser intimider par d'apparents sages.

*A. 'Dictum de omni' et sophisme par l'accident*

À la lecture des *Attributions*, on ne peut manquer de s'étonner, au début du troisième chapitre, devant ce qui prend l'allure d'une reformulation simplifiée du principe '*dici de omni*'.

Ὅταν ἕτερον καθ' ἑτέρου κατηγορῆται ὡς καθ' ὑποκειμένου, ὅσα κατὰ τοῦ κατηγορουμένου λέγεται, πάντα καὶ κατὰ τοῦ ὑποκειμένου ῥηθήσεται. – Quand on s'attribue à autre chose comme à son subordonné, tout ce qui se dit de l'attribut se dira aussi de ce subordonné.<sup>42</sup>

Surtout qu'on ne voit pas facilement ce qui différencie cette formule très permissive de l'occasion du sophisme de l'accident, qu'Aristote décrit comme suit :

Οἱ μὲν οὖν παρὰ τὸ συμβεβηκὸς παραλογισμοὶ εἰσιν ὅταν ὁμοίως ὅτιοῦν ἀξιωθῆ τῷ πράγματι καὶ τῷ συμβεβηκῶτι ὑπάρχειν. – On produit des paralogismes par l'accident quand on prétend que tout convient pareillement à une réalité et à son accident.<sup>43</sup>

Heureusement que quelque explicitation et des exemples revêtent d'un peu de concret cette déclaration laconique. « Beaucoup de choses, nous dit Aristote, s'attachent par accident à la même réalité. Rien de nécessaire, donc, complète-t-il, à ce que toutes ces mêmes choses conviennent à tous ses attributs et à tous ses sujets. »<sup>44</sup>

Ne se trouve-t-on pas là devant une espèce de négation du principe '*dici de omni*', qui semblait nous assurer de tout le con-

---

<sup>42</sup> *Att.*, 3, 1b10-12.

<sup>43</sup> *Réf. Soph.*, 5, 166b28-30.

<sup>44</sup> Ἐπεὶ γὰρ τῷ αὐτῷ πολλὰ συμβέβηκεν, οὐκ ἀνάγκη πᾶσι τοῖς κατηγορουμένοις καὶ καθ' οὗ κατηγορεῖται ταῦτά πάντα ὑπάρχειν. (*Réf. Soph.*, 5, 166b30-32)

*La non-contradiction, rempart ultime de la validité logique*

traire, que dès qu'un attribut convient universellement à une réalité, il convient aussi à son sujet?

Pour tirer la chose au clair, considérons un peu les illustrations du sophisme par l'accident. « Si Coriscos est autre chose qu'homme, il est autre chose que lui-même, puisqu'il est homme. »<sup>45</sup> De même, « si on est quelqu'un d'autre que Socrate et que Socrate est homme, on a l'air d'avoir admis être autre chose qu'un homme, puisque ce dont on se dit autre chose est homme »<sup>46</sup>. Partons d'un exemple plus simple :

L'animal est un genre  
L'homme est animal  
Donc : L'homme est un genre

Aucune des propositions ne présente d'exceptions. Qu'est-ce qui empêche ici le principe 'dici de omni' de jouer son rôle de garant d'inférence nécessaire? N'est-on pas en présence d'un parfait *Barbara*? Il ressort de la description du type de sophisme touché que c'est le fait de concerner 'par accident' (συμβαίνειν) la même chose. Par accident, c'est-à-dire, pas dans le même contexte, pas sous le même rapport : 'genre' intéresse 'animal' comme entité *connue* : dans la représentation que s'en fait l'intelligence humaine, l'animal devient un genre; mais l'homme est animal *dans sa réalité*, dans son essence. Les deux constatations, regardant l'animal sous deux rapports, ne peuvent se joindre en un raisonnement, car l'animal n'a pas alors l'unité requise d'un terme unique.

De même, Coriscos est homme pour autant qu'on considère son essence, mais autre chose qu'homme et autre chose que Socrate en tant qu'on en considère les accidents : quantité, qualités, relations, ne sont pas l'essence de Coriscos et varient de Coriscos à Socrate. Si on se ramène à un contexte unique, le

---

<sup>45</sup> Εἰ ὁ Κορίσκος ἕτερον ἀνθρώπου, αὐτὸς αὐτοῦ ἕτερος· ἔστι γὰρ ἄνθρωπος.  
(Réf. *Soph.*, 5, 166b32-33)

<sup>46</sup> Εἰ Σωκράτους ἕτερος, ὁ δὲ Σωκράτης ἄνθρωπος, ἕτερον ἀνθρώπου φασὶν ὠμολογηκέναι διὰ τὸ συμβεβηκέναι οὗ ἔφησεν ἕτερον εἶναι, τοῦτον εἶναι ἄνθρωπον. (Réf. *Soph.*, 5, 166b33-36)

caractère sophistique se résout : Coriscos est homme, essentiellement, et est par accident autre chose aussi : blanc, jeune, écervelé. Il n'est pas Socrate, qui est vieux et sage, mais il est Socrate, spécifiquement, en tant que sujet d'une même essence.

*B. 'Dictum de omni' et inférence immédiate*

Que dire alors de la formulation du chapitre 3 des *Attributions*? S'agit-il d'une variante universalisée du principe '*dici de omni*'? Je ne le crois pas. Je rapprocherais plutôt cette formule de l'allusion qu'Aristote fait, dans ses *Seconds Analytiques*, à des connaissances antérieures dont l'aperception entraîne immédiatement leur conséquent. Il vient de signaler une différence de mode entre les connaissances antérieures : certaines le sont en temps, on les connaît donc de fait *avant* celles dont l'apprentissage en dépend; d'autres ne sont antérieures que de nature, c'est donc *en même temps* qu'on prend connaissance de leur conséquent.

On apprend grâce à certaines choses qu'on savait *avant* et à d'autres dont on fait la connaissance *en même temps*, comme *c'est le cas de tout ce qui se range sous l'universel* et dont on a connaissance que c'est le cas<sup>47,48</sup>.

Il me semble retrouver ici cette notion des *Attributions*, appliquée au contexte de la démonstration, pour distinguer entre démonstration au sens plein, qui implique raisonnement, et apprentissage immédiat présenté sous la disposition d'un argument. Aristote complète avec un exemple qui illustrerait bien la formule citée des *Attributions*, comme quoi « quand on s'attribue à autre

---

<sup>47</sup> Ὅσα τυγχάνει ὄντα ὑπὸ τὸ καθόλου ὧν ἔχει τὴν γνῶσιν. — L'universel, c'est-à-dire : le moyen terme, dont on a appris auparavant par la majeure que tel attribut, le terme majeur, lui convient universellement. Tout terme que la mineure donne comme partie subjective de ce terme universel se trouve immédiatement connu en conclusion comme sujet lui aussi du terme majeur. Je préfère garder le ὧν des manuscrits, plutôt que le οὔ suggéré par ROSS; ce relatif fait plus de sens rapporté à ὅσα, les cas dont on connaît la subordination à l'universel, qu'à τὸ καθόλου, dont la mention qu'on le connaît fait pléonasme.

<sup>48</sup> *Sec. Anal.*, I, 1, 71a17-19.

*La non-contradiction, rempart ultime de la validité logique*

chose comme à son subordonné, tout ce qui se dit de l'attribut se dira aussi du subordonné »<sup>49</sup>.

Ainsi, que “tout triangle a ses angles égaux à deux angles droits”, on le savait d'avance; mais que “telle figure inscrite dans le demi-cercle est un triangle”, en même temps qu'on l'a induit<sup>50</sup>, on a su<sup>51,52</sup>.

La proposition majeure annonce un attribut de ‘tout triangle’. La mineure informe que voici une espèce de ‘triangle’. Pas besoin donc de moyen terme : on sait immédiatement que ce triangle particulier partage l'attribut annoncé de tout triangle.

Dans certains cas, c'est de cette manière<sup>53</sup> que se fait l'apprentissage et ce n'est pas par le moyen terme que le dernier est connu<sup>54,55</sup>.

La formulation est pour le moins étonnante : un raisonnement, qui plus est, une démonstration, où le moyen terme n'intervient pas pour lier le terme majeur au mineur!?! On voit qu'Aristote est très méticuleux dans l'attribution stricte du titre de ‘démonstration’ à la manifestation d'une propriété. Entre autres conditions, il faut que la connaissance en soit médiate, compte sur l'office d'un moyen terme. Mais dans le cas illustré, pas besoin de moyen terme : l'attribution de la propriété est connue immédiatement du seul fait de prendre conscience du statut de partie subjective que revêt ce qu'on donne comme un terme mineur. Dans la ‘conclusion’ donnée en exemple, on connaît, on apprend du ‘mineur’, du ‘dernier’, la figure spéciale inscrite dans le demi-cercle, que le

---

<sup>49</sup> *Att.*, 3, 1b10-12.

<sup>50</sup> Ἄμα ἐπαγόμενος. — Ἐπάγειν, ici, ne signifie pas l'induction au sens habituel, mais l'acte d'exprimer la proposition mineure, spécialement lorsqu'elle ‘induit’ un cas de la majeure universelle.

<sup>51</sup> Ἐγνώρισεν. — Ἐγνώρισεν annonce le nouveau fait connu en même temps que la mineure; il a allure de conclusion, mais s'infère en fait immédiatement.

<sup>52</sup> *Sec. Anal.*, I, 1, 71a19-21.

<sup>53</sup> Τοῦτον τὸν τρόπον, *hoc modo*. — C'est-à-dire : mineure et conclusion sont connues simultanément.

<sup>54</sup> Οὐ διὰ τοῦ μέσου τὸ ἔσχατον γνωρίζεται.

<sup>55</sup> *Sec. Anal.*, I, 1, 71a21-23.

Yvan Pelletier

majeur, avoir ses angles égaux à deux angles droits, lui convient. Dans un raisonnement au sens plein du terme, ce lien se découvre par l'efficiencia d'un moyen terme, et ce en deux temps : 1. la proposition mineure rattache d'abord le moyen terme au mineur ; 2. s'ensuit, *en autant qu'on prend conscience de se trouver en présence d'un mode syllogistique valide*, la conclusion que le majeur convient au mineur. Aristote signale ici que lorsque le mineur est simplement un inférieur essentiel du moyen terme pressenti, l'intimité entre les deux est telle que cet universel n'agit pas pleinement comme moyen terme ; dès qu'on est conscient de cette subordination, on a aussi conscience que l'attribut de l'universel convient à son subordonné. La dite mineure et la dite conclusion se connaissent alors simultanément et on n'a pas pleinement un raisonnement, l'inférence étant trop immédiate.

C'est le cas de tout ce qui appartient déjà aux singuliers, c'est-à-dire, qui n'a pas de sujet inférieur auquel s'attribuer<sup>56,57</sup>

Certes, le singulier comme tel fait hors d'ordre en ce contexte de démonstration. D'ailleurs, l'exemple fourni, la figure inscrite dans le demi-cercle, ne constitue pas un singulier, mais une espèce. Sans doute doit-on comprendre que l'espèce spécialissime, que le géomètre traite et trace généralement comme un singulier, joue le rôle d'inférieur ultime qui appartient le plus naturellement au singulier. L'observation d'Aristote doit sans doute pointer le fait que l'inférieur ultime relève plus clairement de son supérieur immédiat. Aucun intermédiaire ne l'en sépare, comme remarquera le commentateur.

À titre d'exemple de connaissance antérieure en temps, le Philosophe signale que pour arriver par démonstration à connaître cette conclusion, on devait savoir antérieurement selon le temps que "tout triangle a ses trois angles égaux à deux angles droits". Mais en induisant ensuite que "telle figure inscrite dans le demi-cercle est un triangle", on a connu en même temps la conclusion, parce que cette induction a fait savoir sous quel universel cette figure se trouvait contenue, sans avoir besoin supplémentaire d'un

---

<sup>56</sup> Sec. Anal., I, 1, 71a23-24 : Ὅσα ἤδη τῶν καθ' ἕκαστα τυγχάνει ὄντα καὶ μὴ καθ' ὑποκειμένου τινός.

<sup>57</sup> Sec. Anal., I, 1, 71a17.

### *La non-contradiction, rempart ultime de la validité logique*

moyen terme pour s'en convaincre<sup>58</sup>. C'est la raison d'ajouter que "dans certains cas, c'est de cette manière que se fait l'apprentissage"... L'ultime, c'est-à-dire, le terme extrême pris sous le moyen terme universel, n'a pas besoin en plus d'un moyen terme pour être reconnu subordonné à cet universel. Quels sont ces termes dont la subordination à leur universel est toujours connue, le Philosophe le manifeste en ajoutant que ce sont les singuliers, eux qui ne s'attribuent à aucun sujet, car *on ne peut trouver aucun moyen terme entre les singuliers et leur espèce*.<sup>59</sup>

#### *C. 'Dictum de omni' et proposition démonstrative*

Les *Seconds Analytiques* y vont de leur propre conception du 'dictum de omni'. Intéressés plus à la matière qu'à la forme de la démonstration, considérée déjà définie dans les *Premiers Analytiques*, ils en font l'une de trois conditions auxquelles toute proposition susceptible d'entrer dans une démonstration doit satisfaire : comporter un 'dictum de omni', se rapporter *par soi* et *en premier* à leur sujet. Là, le 'dictum de omni' n'implique pas seulement une universalité de fait, mais aussi de temps.

Par l'attribut dit 'de tout' son sujet, on entend celui qui s'y attribue sans le faire à tel subordonné mais pas à tel autre, ni à tel moment mais pas à tel autre. Par exemple, si 'animal' se dit de tout homme, et s'il est vrai de dire homme telle entité, il est vrai de la dire animal aussi, et tant qu'elle est l'un, elle est l'autre aussi. Et si le point est en toute ligne, il en va de même<sup>60,61</sup>

Cette considération entre-t-elle en compétition avec le principe 'dici de omni' qu'on vient de présenter comme la garantie

---

<sup>58</sup> *Ut non oporteat ulterius medium quaerere.*

<sup>59</sup> *In I Sec. Anal.*, leç. 2, #21.

<sup>60</sup> Εἰ ἐν πάσῃ γραμμῇ στιγμῇ, ὡσαύτως, *si in omni linea punctum, similiter inest.* — Ce second exemple se présente sous la formulation alternative signalée en *Prem. Anal.* (I, 1, 24a13) : τὸ ἐν ὅλῳ εἶναι, *le fait de se trouver en tel sujet en son entier.* Le traducteur latin montre l'avoir compris, en ajoutant *inest*. Ce second exemple se comprend plus facilement en calquant la formulation du premier : si 'point' se dit de toute ligne, et s'il est vrai de dire ligne telle entité (telle courbe, par exemple), il est vrai de la dire point aussi, et tant qu'elle est l'un elle est l'autre aussi. On doit se rappeler que le géomètre voit la ligne comme le mouvement d'un point, ῥῦσις σημείου.

<sup>61</sup> *Sec. Anal.*, I, 4, 73a28-34.

Yvan Pelletier

*formelle* du raisonnement? Faut-il réserver le '*dictum de omni*' à la considération de la *matière* du raisonnement?

Il n'y s'agit ni purement de forme, ni purement de matière. J'ai déjà fait allusion au fait qu'il n'y a pas de logique 'purement' formelle. Que toute forme logique réclame une matière qui y soit apte. Qu'on ne peut sérieusement parler de formes logiques susceptibles de vêtir n'importe quels termes absolument. Le '*dictum de omni*' qualifie la matière du raisonnement et de la démonstration, pour autant qu'il constitue une propriété de ses propositions. Mais il en qualifie la forme quand il s'intègre au principe qui décrit la relation inaliénable entre ses propositions majeure et mineure qui garantit la nécessité de sa conséquence. C'est seulement en ce contexte qu'on parle de *principe 'dici de omni'* : pas de raisonnement sans une proposition universelle, fermée à toute exception quant à la composition ou division d'un majeur à un moyen, complétée par une proposition affirmative où soit présenté quelque sujet du moyen qui s'en trouvera en droit de réclamer en conclusion sa composition ou division avec ce majeur. Cependant, le raisonnement comme tel se satisfera d'une proposition 'de fait' universelle, sans exiger qu'elle le soit éternellement, c'est-à-dire, sans la réclamer de caractère nécessaire. Le dialecticien se contentera de la voir admise comme universelle. Seul le démonstrateur ajoutera l'exigence de la pérennité, car il a besoin de propositions nécessaires pour démontrer, puisqu'il tiendra sa conclusion pour nécessaire.

*D. 'Non-contradiction' et démonstration*

Tout mon effort, dans cet article, vise à clarifier le rôle du principe de non-contradiction dans la garantie d'inférence inhérente au raisonnement. J'ai tâché de faire comprendre que la forme du raisonnement ne peut avoir besoin de preuve, de démonstration : la rigueur de sa conséquence doit être d'évidence immédiate. De même qu'il est impossible de tout démontrer, matériellement, et qu'il faut bien qu'on commence à raisonner de premières évidences qui soient immédiates, de même le premier raisonnement a déjà besoin d'une forme dont la rigueur soit immédiatement évidente et ne présente aucun besoin de preuve.

*La non-contradiction, rempart ultime de la validité logique*

C'est dans cette ligne que j'ai assimilé le principe '*dici de omni*', armature de tout raisonnement rigoureux, au principe de non-contradiction : ce qui rend le raisonnement rigoureux, c'est une disposition telle que refuser sa conclusion équivaut à se contredire, à dire qu'à la fois le sujet de cette conclusion reçoit et ne reçoit pas son attribut.

Que faire alors de la déclaration d'Aristote à l'effet qu'aucune démonstration ne fait usage du principe de non-contradiction ?

Τὸ δὲ μὴ ἐνδέχασθαι ἅμα φάναι καὶ ἀφοφάναι οὐδεμία λαμβάνει ἀπόδειξις – Aucune démonstration n'assume qu'"on ne peut affirmer et nier à la fois".<sup>62</sup>

Aristote s'en prend-il là à la théorie que je viens d'exposer. Est-ce elle qu'il ridiculise en disant que recourir au principe de non-contradiction dans un argument impliquerait qu'on s'y impose la redondance de nier la négation de tout ce qu'on y affirme ?

Autrement, on devrait prouver la conclusion comme suit<sup>63</sup>. La preuve fonctionnerait pour autant qu'on assume qu'affirmer le premier terme du moyen se vérifie, tandis que l'en nier ne se vérifie pas<sup>64,65</sup>.

Saint Thomas explicite clairement l'exemple d'Aristote :

Par exemple : supposons 'animal' comme premier terme, 'homme' comme moyen et 'Callias' comme troisième. Si on voulait user du principe en question dans la démonstration, on devrait argumenter ainsi : "Tout homme est animal et n'est pas non-

---

<sup>62</sup> *Sec. Anal.*, I, 11, 77a10.

<sup>63</sup> Ἄλλ' ἢ ἐὰν δέη δεῖξαι καὶ τὸ συμπέρασμα οὕτως. — Ἄλλ' ἢ ἐὰν δέη n'annonce pas une exception, comme on l'interprète généralement, mais l'allure que devrait prendre la démonstration si on insistait pour y intégrer le principe concerné.

<sup>64</sup> Δείκνυται δὲ λαβοῦσι τὸ πρῶτον κατὰ τοῦ μέσου, ὅτι ἀληθὲς [φάναι], ἀποφάναι δ' οὐκ ἀληθές, *ostenditur autem accipientibus primum de medio quod verum sit affirmare, negare autem non verum*. — Le traducteur latin fait bien d'ajouter 'affirmare', en contrepartie de 'negare', bien qu'aucun manuscrit grec ne semble porter φάναι. Littéralement : "On montre, du moment qu'on assume..."

<sup>65</sup> *Sec. Anal.*, I, 11, 77a11-13.

Yvan Pelletier

animal” ; “Callias est homme” ; donc, “Callias est animal et n’est pas non-animal”.<sup>66</sup>

Aristote développe ensuite à quel point dans le cas des termes moyen et mineur, cette insistance ne changerait rien et n’apporterait que redondance et lourdeur à l’argument. Faut-il voir là des conséquences effectives d’une assimilation du principe ‘*dici de omni*’ au principe de non-contradiction ?

Absolument pas ! Aristote s’intéresse là à l’idée d’incorporer ce principe aux prémisses mêmes du raisonnement, ce dont il n’est absolument pas question ici. La rigueur de la forme du raisonnement n’implique de compter comme prémisse de celui-ci ni le principe de non-contradiction ni le principe ‘*dici de omni*’. Le seul rôle de ces principes est de fonder immédiatement une conséquence nécessaire en garantissant qu’un refus de la conclusion implique une contradiction et donc fausseté.

#### E. ‘*Dictum de omni*’ et logique moderne

Enfin, que faire de l’accusation de logiciens modernes à l’effet qu’Aristote ne déduirait pas les différents modes valides du raisonnement du principe ‘*dici de omni*’ ?

Les commentateurs récents ont critiqué sévèrement cette doctrine, en objectant que les modes de la première figure ne sont pas déduits du *dictum de omni*.<sup>67</sup>

Sans doute le logicien ‘moderne’ qui a consacré le plus de temps à comprendre et expliquer Aristote est-il Jan Łukasiewicz, auquel Crubellier attribue spécialement cette ‘sévérité’. Toute sa vie, il a été fasciné par les *Analytiques*, bien qu’il leur ait préféré, comme vision de fond de l’argumentation, la ‘logique stoïcienne’, axée plutôt sur les propositions que sur les termes. Il a même fini par rédiger une *Syllogistique d’Aristote*<sup>68</sup> où il essaie de rendre

---

<sup>66</sup> *In I Sec. Anal.*, leç. 20, #168.

<sup>67</sup> Michel Crubellier, trad. des *Prem. Anal.*, 363.

<sup>68</sup> *Aristotle’s Syllogistic*, Oxford University Press, 1957. Je citerai d’après la traduction française de Françoise Caujolle-Zaslowsky, *La syllogistique d’Aristote dans la perspective de la logique formelle moderne*, Paris : Vrin, 2010, 271p.

*La non-contradiction, rempart ultime de la validité logique*

compte dans le détail des ‘intuitions’ logiques d’Aristote et de remédier à leurs ‘inexactitudes’ de formulation et de démonstration.

Il serait extrêmement difficile et fastidieux d’évaluer dans le détail le traitement qu’il fait des *Analytiques*, tant son exposé est truffé de quiproquos et accumule par conséquent les ‘ignorances de la réfutation’. Continuellement, Łukasiewicz méconnaît des observations évidentes d’Aristote et tente de leur substituer des explications soi-disant d’une grande subtilité, mais qui en fait tournent à vide. Fondamentalement, il affiche une attitude nominaliste, qu’il étiquette ‘formaliste’, où il essaie de ramener la démarche de la raison à des substitutions de mots qui économisent de saisir exactement de quoi il y est question. La logique, nous assure-t-il, ne s’intéresse aucunement à la pensée et à sa correction. Reprochant à Copleston de justifier la qualification de la logique d’Aristote comme ‘formelle’, il dénonce l’allusion à des ‘formes’ de la pensée.

Dans ces citations, nous lisons une expression, « formes de la pensée », dont le sens nous échappe. La pensée est un phénomène psychique et n’a donc pas d’extension. Mais que veut-on dire alors en parlant de la forme d’un objet sans extension? C’est là une expression qui n’est pas exacte et dont l’inexactitude nous semble avoir son origine dans une conception erronée de la logique. Certes si l’on croit que la logique est la science des lois de la pensée, on sera tout disposé à voir dans la logique formelle une investigation sur les formes de la pensée. Mais la logique n’est pas une telle science et son objet n’est point de rechercher comment nous pensons en réalité ni comment nous devrions le faire... Elle n’a nullement affaire – non plus que les mathématiques – aux lois de la pensée.<sup>69</sup>

Sur le sujet qui nous occupe, Łukasiewicz en vient à écarter le principe ‘*dici de omni*’ comme source de la rigueur syllogistique. Il nie même l’existence de pareil principe et nie jusqu’au recours qu’Aristote y ferait pour rendre évidente la rigueur du raisonnement. À son avis, le fondement de cette rigueur tient à des ‘axiomes’, qu’il entend comme des principes initialement et arbi-

---

<sup>69</sup> Łukasiewicz, 44.

## Yvan Pelletier

trairement choisis et avec lesquels il s'agirait de 'construire' en cohérence le système des modalités syllogistiques, un système qui n'aurait rien à voir avec la manière dont nous pensons naturellement. Aristote aurait eu 'l'intuition' d'une pareille entreprise, mais l'aurait réalisée maladroitement. Łukasiewicz se fait fort de rétablir plus adroitement la syllogistique d'Aristote.

Si l'on prend comme termes primitifs du système les relations  $A$  et  $I$ , en définissant  $E$  et  $O$  par leur intermédiaire, il est possible ... de construire toute la théorie du syllogisme aristotélicien sur les quatre axiomes suivants :

1.  $A$  appartient à tout  $A$ .
2.  $A$  appartient à quelque  $A$ .
3. Si  $A$  appartient à tout  $B$  et si  $B$  appartient à tout  $C$ ,  
Alors  $A$  appartient à tout  $C$ . BARBARA
4. Si  $A$  appartient à tout  $B$  et si  $C$  appartient à quelque  $B$ ,  
Alors  $A$  appartient à quelque  $C$ . DATISI

Il est impossible de réduire davantage le nombre de ces axiomes, et en particulier de les faire tous dériver de ce que l'on appelle le *dictum de omni et nullo*. Ce principe, différemment formulé suivant les manuels de logique, l'est d'une façon qui reste toujours très vague. Sa formulation la plus classique (*Quidquid de omnibus valet, valet etiam de quibusdam et de singulis* – et – *Quidquid de nullo valet, nec de quibusdam, nec de singulis valet*) ne peut strictement s'appliquer à la logique aristotélicienne, qui ne possède ni propositions ni termes singuliers. En outre, on voit mal comment il serait possible de déduire de ce principe les lois d'identité ou bien le mode DATISI, si tant est qu'on puisse en déduire quoi que ce soit – sans compter, chose évidente, que ce principe en contient en fait deux. Quoi qu'il en soit, soulignons qu'Aristote n'en est nullement l'inventeur et qu'il ne le donne pas ... pour l'axiome de départ de toute inférence syllogistique. En aucun endroit des *Premiers Analytiques* il ne le formule comme un principe de la syllogistique, et ce que l'on cite parfois pour être une telle formulation n'est en réalité qu'une explicitation des locutions 'être prédiqué de tous' et 'n'être prédiqué d'aucun'.

Bref, si l'on entend par 'principe' un axiome, nous disons que c'est une entreprise vaine que de rechercher un principe de la syllogistique aristotélicienne, mais si l'on désigne par ce mot autre

*La non-contradiction, rempart ultime de la validité logique*

chose qu'un axiome, alors nous ne voyons absolument pas de quoi il peut s'agir.<sup>70</sup>

On a déjà un excellent échantillon de tout ce que la différence d'attitude intellectuelle entre Aristote et Łukasiewicz peut générer de quiproquos. Cette page multiplie les surprises. À commencer par l'hétérogénéité de la liste donnée comme minimale de quatre 'axiomes' : les deux premiers manifestent la passion de la tautologie qui anime les logiciens modernes; le troisième applique au premier mode syllogistique le principe '*dici de omni*' dont les paragraphes suivants nieront l'utilité et même l'existence; mais la surprise dominante, dans cet effort de faire mieux qu'Aristote, est sans doute de donner un mode de la troisième figure comme quatrième axiome! Aristote avait davantage souci de la réalité intellectuelle, lui qui le donnait plutôt comme un raisonnement imparfait, quémendant sa manifestation par réduction à un mode plus évident.

Aristote se fonde pour sa part sur des vérités dont l'évidence soit accessible à tous, non sur des 'axiomes' qu'il choisirait arbitrairement, les plus simples et limités possibles en nombre, sans intérêt pour leur vérité; il ne s'agit pas pour lui de 'construire' quoi que ce soit, mais de manifester que l'effort de ne pas se contredire est seul garant de la rigueur du raisonnement; il ne parle pas lui-même d'un 'principe' *dici de omni* qu'il 'inventerait', mais fait simplement remarquer que la nécessité de la conséquence d'un raisonnement s'enracine dans l'attribution ou non-attribution universelle du terme majeur à un moyen terme, jointe à l'attribution, au moins particulière, du moyen au mineur.

La phrase la plus juste de l'évaluation de Łukasiewicz est certainement la dernière de la citation.

Et elle vaut pour tout le livre, où Łukasiewicz cherche sans cesse à clarifier ce qu'il considère comme des 'intuitions' d'Aristote et des 'inexactitudes' d'interprétation. Dans les faits, il ne saisit pas ce qu'Aristote énonce de plus évident et ne réussit qu'à

---

<sup>70</sup> Łukasiewicz, 83.

Yvan Pelletier

en compliquer et invalider la teneur à force de subtilités, d'axiomes, de lois, de confusions.

La plus spectaculaire de ses cécités porte sans doute sur les figures du syllogisme, qu'il considère d'un intérêt secondaire, purement pratique, à propos desquelles il reproche à Aristote de n'avoir pas vu clairement la quatrième et d'avoir mal défini les termes mineur et majeur en leur attribuant d'office une universalité respective moindre et plus grande.

La répartition des syllogismes en figures ne nous semble avoir d'autre but que pratique : il s'agit de s'assurer qu'on n'a omis aucun mode syllogistique vrai.<sup>71</sup>

Aristote ne devrait pas dire que tout syllogisme doit nécessairement s'effectuer par l'une ou l'autre de ces figures : il existe en effet une quatrième possibilité, à savoir *que le moyen-terme soit prédicat du majeur, et sujet du mineur*. On parle maintenant des modes de ce genre comme appartenant à la quatrième figure.<sup>72</sup>

À voir les choses ainsi, impossible d'appréhender le moindrement où réside la rigueur rationnelle. Pour imaginer découvrir une quatrième figure, on doit ne pas saisir l'importance de l'universalité comparée des termes, ni même déjà saisir la nature d'un énoncé comme connaissance acquise d'un sujet moyennant un attribut déjà mieux connu en raison justement de sa plus grande universalité. Et de fait, Łukasiewicz trouve indifférent que sujet et attribut soient ou non plus universels l'un que l'autre.

Aristote commet dans les *Premiers Analytiques* une autre erreur, qui a de plus sérieuses conséquences. Elle affecte la définition qu'il donne des termes majeur, moyen et mineur, lors de sa détermination de la première figure.<sup>73</sup>

Łukasiewicz ne manque pas, en effet, de réaliser qu'Aristote attache aux différents termes une universalité différente.

---

<sup>71</sup> Łukasiewicz, 56.

<sup>72</sup> Łukasiewicz, 57. Les italiques sont de moi.

<sup>73</sup> Łukasiewicz, 61.

*La non-contradiction, rempart ultime de la validité logique*

Il est évident que le majeur tire son nom du fait qu'il est celui dont l'extension est la plus grande, tandis que le mineur a la plus petite.<sup>74</sup>

Mais il n'en conçoit absolument pas l'importance. Il n'y voit qu'une simple distraction d'Aristote, due au fait de ne pas porter assez d'attention au fait que des variables... ne peuvent se distinguer de cette manière.

Le mode BARBARA doit, en tant que loi logique, être énoncé nécessairement avec des variables :

- (2) Si tout  $B$  est  $A$   
Et si tout  $C$  est  $B$ ,  
Alors tout  $C$  est  $A$ .

Or, il est impossible d'appliquer à cette loi logique les explications données plus haut : comment déterminer des relations d'extension entre des variables? Cela n'est pas possible.<sup>75</sup>

Łukasiewicz n'a aucune idée que l'attribut d'un énoncé est normalement plus universel que son sujet et ne remarque pas le soin que prend Aristote à choisir ses termes transcendants de manière précisément à exprimer leur extension plus ou moins grande en les ordonnant selon l'alphabet. Il se convainc du bien-fondé de son ignorance en se tournant vers des propositions plus ou moins farfelues où le sujet a plus d'extension que l'attribut, sans remarquer leur peu de naturel ni faire de cas de leur fausseté, et sans conscience qu'Aristote regarderait ces énoncés comme 'convertis' et non initiaux.

Tout ce que l'on peut dire est que  $B$  est le sujet de la première prémisses et le prédicat de la seconde, mais on ne peut établir qu'il soit contenu dans  $A$  ou qu'il contienne  $C$  ; en effet, le syllogisme (2) est vrai pour toutes les valeurs des variables  $A$ ,  $B$  et  $C$ , y compris celles qui ne vérifient pas ses prémisses. Alors si l'on prend par exemple 'oiseau' pour  $A$ , 'corneille' pour  $B$ , 'animal' pour  $C$ , on obtient un syllogisme vrai :

- (3) Si toutes les corneilles sont des oiseaux  
Et si tous les animaux sont des corneilles,  
Alors tous les animaux sont des oiseaux.

---

<sup>74</sup> Łukasiewicz, 62.

<sup>75</sup> Łukasiewicz, 62-63.

## Yvan Pelletier

Les relations d'extension entre les termes 'corneille', 'oiseau', et 'animal' sont, bien entendu, indépendantes des modes syllogistiques et demeurent dans le syllogisme (3) ce qu'elles étaient dans le (1)<sup>76</sup>. Mais le terme 'oiseau' n'est plus le moyen-terme en (3), alors qu'il l'était en (1); en (3), c'est 'corneille' qui est le moyen-terme, car il figure dans les deux prémisses comme l'exige la définition du moyen qu'Aristote juge admissible pour toutes les figures. Or, cette définition générale est incompatible avec l'explication particulière qu'il donne pour la première figure, mais, de toute évidence, c'est l'explication particulière du moyen-terme qui ne convient pas – non plus d'ailleurs que celles du majeur et du mineur données à la même occasion.

Aristote ne fournit donc pas de définition du majeur et du mineur qui vaille pour toutes les figures; mais en pratique il traite le prédicat de la conclusion comme le majeur et son sujet comme le mineur. On voit aisément combien la terminologie est ici fallacieuse : dans le syllogisme (3) le majeur 'oiseau' possède une extension inférieure à celle du mineur 'animal'.<sup>77</sup>

Bref, Łukasiewicz, malgré sa lecture extensive des *Premiers* et *Seconds Analytiques*, ne se qualifie aucunement pour apprécier le rôle du principe '*dici de omni*' au fondement de la rigueur du raisonnement.

### Conclusion

Plutôt que de sévère, comme Crubellier qualifie la critique formulée par Łukasiewicz, je la traiterais d'impertinente, aux deux sens du mot. En son sens initial d'absence de pertinence, puisque Łukasiewicz n'arrive pas à parler des mêmes réalités qu'Aristote, à côté desquelles il passe totalement. En son sens aussi plus usuel, pour la hardiesse, l'impudence, qu'il y a à se prononcer avec tant de hauteur sur un sujet dont on comprend si peu.

---

<sup>76</sup> (1) Si tous les oiseaux sont des animaux

Et si toutes les corneilles sont des oiseaux,

Alors toutes les corneilles sont des animaux. (Łukasiewicz, 62)

<sup>77</sup> Łukasiewicz, 63.

*La non-contradiction, rempart ultime de la validité logique*

Par contraste, la faiblesse de cette attaque confirme la solidité et la simplicité de la découverte aristotélicienne. Reasonner, et spécialement démontrer, demande de savoir déjà quelque chose. Matériellement, certes, pour compter sur un point de départ. Pour commencer à marcher il faut bien déjà se trouver quelque part où on n'ait pas besoin de se rendre en marchant. De même, pour se rendre en raisonnant à de nouvelles vérités, on doit en posséder quelqu'une qui n'ait pas requis raisonnement. Mais formellement aussi. La conséquence qui permet de tirer de nouvelles vérités ou opinions d'autres déjà acquises doit montrer une garantie qui ne repose pas infiniment sur un raisonnement antérieur. Une garantie accessible à tous, puisque tous raisonnent spontanément et saisissent l'à-propos de raisonnements d'autrui. Et de fait, cette garantie universelle tient au seul principe de non-contradiction, que tous connaissent, dont personne ne peut penser l'opposé. Grâce à lui, contracté à la forme logique par le principe 'dici de omni', chacun est à même de reconnaître et de condamner la contradiction qui consiste à refuser une conclusion qu'on a virtuellement admise en ses prémisses.

Une fois bien compris ce fondement indestructible de la conséquence rationnelle, personne ne devrait se laisser intimider par aucun 'nouveau' logicien qui vient de découvrir qu'il n'existe pas de principe '*dici de omni vel de nullo*', ni de règles qu'on puisse découvrir et assimiler pour le respecter.